

Crime et châtime

Elena d'Andrei Zvyagintsev, Russie, 2011, 105 min

Zoé Protat

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2012). Compte rendu de [Crime et châtime / *Elena d'Andrei Zvyagintsev, Russie, 2011, 105 min*]. *Ciné-Bulles*, 30(3), 56–56.



Elena

d'Andrei Zvyagintsev

Crime et châtement

ZOÉ PROTAT

De tous les noms émergents du cinéma russe actuel, celui d'Andrei Zvyagintsev est assurément à surveiller. En trois films seulement, le réalisateur s'est bâti un œuvre que les festivals internationaux n'ont pas hésité à célébrer. Après **Le Retour** (2003) et **Le Bannissement** (2007), son nouvel opus **Elena** poursuit sur une même lancée : celle d'un cinéma de silence et de réflexion, articulé autour de la cellule familiale, ses men songes, ses tromperies et ses retrouvailles.

Elena et Vladimir sont à la fois un couple d'âge mûr et un jeune couple, puisqu'ils ne se connaissent que depuis 10 ans. Ils proviennent de milieux fort différents : il est très riche, elle était son infirmière. Il est froid et altier, elle semble tranquille et soumise. Chacun a un enfant d'un mariage précédent. Leur principal désaccord découle d'ailleurs du fils d'Elena, Serguei, *loser* perpétuel vivant à leurs crochets. Lorsque Vladimir est terrassé par une crise cardiaque, il commence à penser sérieusement à sa succession. Il se rapproche même de Katya, sa fille fantasque. Mais Serguei a encore une fois besoin d'argent et vite... Déchirée, Elena pourrait alors envisager un geste fatal.

Contre toute attente et malgré son rythme contemplatif, **Elena** est un *thriller* psychologique glacial. Zvyagintsev reprend des motifs narratifs millénaires (des rivalités, un héritage, un empoisonnement) pour mieux les transposer dans la Russie d'aujourd'hui — ni splendeur lointaine des tsars, ni misères du communisme. Le pari, osé, est d'autant plus réussi que cette réalité sociale s'incarne au cœur du microcosme familial. Le début du film, d'une lenteur descriptive, s'attache à décrire le quotidien d'Elena dans un appartement au luxe design, tout de verre et de bois, à la fois lumineux et froid. Puis, c'est le voyage vers la lointaine banlieue où habite Serguei. Marche, bus, train, le paysage change, la ville cède la place aux terrains vagues pour finalement atterrir près de tours d'habitation sordides, aux intérieurs étriqués, dangereusement proches des centrales nucléaires. On peut avoir entendu parler de l'actuelle Russie, des différences de classes, des inégalités sociales, du pouvoir de l'argent, de la corruption à tous les étages et de la pauvreté urbaine, il n'empêche que les vertus de l'image sont redoutables.

Visiblement très à l'aise dans la tension et le plan-séquence implacable, Zvyagintsev propose un portrait au vitriol des rapports familiaux. Elena souhaite aider son fils quoi

qu'il arrive, malgré la mauvaise foi et les déceptions, mais Serguei ne semble avoir que mépris pour sa mère courage. De l'autre côté, le lien soi-disant distendu entre Vladimir et Katya se révélera très complexe. Lors d'une scène passionnante, ces deux personnages s'affronteront dans un dialogue rhétorique, philosophique et engagé, un vrai choc auditif dans un film généralement silencieux. Katya est profondément cynique, d'une redoutable intelligence, toujours en représentation, auto-destructrice, pleine de contradictions : c'est une figure d'une grande richesse, à laquelle une certaine jeunesse russe pourra s'identifier. Vis-à-vis d'elle, la famille d'Elena apparaît bien peu subtile. Aucune nuance dans le fils alcoolique et violent, et encore moins dans le petit-fils délinquant.

Structuré en boucles de répétition comme la musique de Philip Glass, **Elena** n'est pas avare de symbolisme : un nouveau-né se réveille sur le lit d'un mort, une panne de courant s'abat brusquement alors qu'on s'apprête à fêter un avenir « radieux »... Il n'y a plus de Dieu en Russie depuis longtemps, comme l'illustre le passage éclair d'Elena à l'église. Alors, à quoi se vouer ? À la famille ? À l'argent ? Sur la première option, le film est d'un cynisme redoutable. La seconde apparaît sinon souhaitable, du moins évidente. Dans un univers amoral où la fin semble justifier les moyens, la réplique de Zvyagintsev est d'un pessimisme à la fois terrible et fascinant. ▀



Russie / 2011 / 105 min

RÉAL. Andrei Zvyagintsev **SCÉN.** Oleg Negin **IMAGE** Mikhail Krichman **SON** Andrei Dergachev et Stas Krechov **MUS.** Philip Glass **MONT.** Anna Mass **PROD.** Alexander Rodnyansky **INT.** Nadezhda Markina, Andrei Smirnov, Yelena Lyadova, Alexei Rozin **DIST.** FunFilm